

time qu'on éprouvait l'un pour l'autre devient l'amitié la plus indissoluble.

L'officier s'inclina.

Heureusement pour lui, l'entrevue fut très courte.

Toussaint, sur le siège, attendait le signal du départ pour Brest. Saint-Hyrieix voulut que Robert s'engageât à rester à Kerlor jusqu'à ce que lui, Firmin, y revint.

L'absence du diplomate ne pouvait excéder une quinzaine de jours ; du moins, c'était son opinion.

M. d'Alboize ne répondit qu'évasivement. Après une dernière poignée de main la voiture s'éloigna.

Alors, Robert vit dans l'allée Carmen et Georges, qui revenaient de souhailer un bon voyage à M. de Saint-Hyrieix.

Georges se montra très chaleureux ; il félicita le jeune homme d'avoir échappé au naufrage.

Georges de Kerlor annonça à l'officier la naissance de Jean.

Ce fut d'Alboize qui complimenta à son tour le mari d'Hélène.

—Vous nous restez, ajouta Georges... Demain, je l'espère, vous pourrez présenter vos hommages à ma femme... Dès aujourd'hui vous allez saluer ma mère.

Robert répliqua en remerciant le châtelain.

L'officier acceptait une invitation si cordiale ; toutefois, il ne pourrait séjourner à Kerlor que deux jours, car il fallait qu'il se rendit à Paris.

Il avait des rapports à soumettre au comité supérieur de l'artillerie, touchant les nouvelles poudres explosives, récemment découvertes en Suède par un illustre chimiste.

—C'est un peu la situation de Saint-Hyrieix, dit le comte. Mais vous n'allez pas voir le même ministre, quoique les Affaires Etrangères aient de fréquents rapports avec la guerre.

XLI

L'IVRESSE

Claudinet avait un peu plus de deux ans.

Il ne demandait qu'à vivre, le cher mignon ; il grandissait ; il marchait comme un tout petit homme.

Quand il restait quelques jours sans tousser, il était superbe et sa joie exaltait sa mère, qui le dévorait de baisers ; mais au moindre changement de température, le pauvre enfant redevenait souffreteux ; ses yeux étaient de nouveau abattus ; la fièvre le reprenait ; il implorait sa mère pour qu'elle le prit sur ses genoux et endormit ses souffrances.

Rose retrouvait toutes ses angoisses ; puis, elle réagissait sur elle-même.

Les crises s'espaçaient de plus en plus, selon son avis ; elle finiraient par disparaître ; Claudinet n'avait qu'une croissance pénible.

Le médecin lui avait dit que certainement l'enfant était frêle, mais qu'avec beaucoup de précautions, on arriverait à lui faire atteindre un âge où le danger serait moins imminent.

Claudinet n'était pas le seul bébé qui eût été chétif à l'aurore de sa vie et qui deviendrait quand même un solide garçon quand il parviendrait à l'adolescence.

Le bon docteur citait à la tireuse de cartes l'exemple de centaines qui avaient été "condamnés" au moment où ils avaient fait leur entrée dans le monde.

Rose voulait se rassurer ; il fallait qu'elle se rassurât ; n'avait-elle pas eu sa part d'épreuves ?

Ce n'était pas toujours les mêmes qui devaient pleurer.

La pauvre femme, qui portait le deuil du sapeur-pompier, ne vivait que pour Claudinet ; elle ne s'apercevait pas encore qu'elle était beaucoup plus malade que son fils, bien qu'elle changeât à vue d'œil.

Au moment où François Champagne était mort, il aurait fallu un miracle pour que la phtisie suspendit son œuvre chez Rose.

Ce miracle s'est vu ; il se verra toujours. Il n'y a pas d'affections incurables, quand la capricieuse nature se décide à réagir vigoureusement ; toutefois, lorsque le mal n'a pas été conjuré à l'heure précise où il reste une lueur d'espoir, la science n'a plus qu'à s'incliner.

Elle pourra peut-être prolonger l'existence précaire de la malheureuse créature, mais à la condition que le chagrin ne viendra pas activer le sourd travail de désagrégation, qui ronge, qui dévore, qui détruit les organes attaqués par l'implacable férocité de la tuberculose.

En voyant son mari rendre le dernier soupir, Rose avait reçu le coup de grâce. Ses jours étaient limités.

Pourtant aucun pressentiment funèbre n'était venu l'avertir.

La tireuse de cartes venait de se lever. Elle s'était habillée avec précaution pour ne pas troubler le sommeil de Claudinet.

Dans la nuit, l'enfant s'était réveillé ; il avait eu une quinte d'un

quart d'heure ; sa maman lui avait fait prendre une cuillerée de la potion que le docteur avait prescrite en pareil cas.

Claudinet avait fini par se rendormir en murmurant :

—Mémère... apus... bobo...

Mais il fallait que le petit garçon rattrapât ces moments d'insomnie.

La femme de ménage vint à l'heure habituelle ; Rose lui recommanda de ne pas faire de bruit.

La journée commença par la visite de la bouchère de la rue Fontaine-au-Roi.

Les cartes ne se prononcèrent pas catégoriquement.

La bouchère se montra très peu rassurée et assez mécontente de l'oracle, qui avait manqué de franchise.

—L'autre fois, s'écria la bouchère, j'avais été fixée tout de suite.

Rose ne répondit que par un geste évasif.

Rageusement la commerçante poursuivit :

—Mettez-vous à ma place, Mme Fouilloux, est-ce que vous croyez que c'est une position pour moi, une femme dans le commerce ?

—Dame ! Oui, c'est ennuyeux !

—Que me conseillez-vous ?

—Rien, répliqua Rose froidement... Il n'y a que les cartes qui puissent vous répondre.

—Elles ne l'ont pas fait.

—Ce sera pour une autre fois, peut-être.

—C'est ça !... Vous vous imaginez que cela m'est facile de quitter ma caisse pour venir vous consulter.

—Que voulez-vous ? murmura Rose, d'un ton résigné.

—Que voulez-vous ? murmura Rose d'un ton résigné.

—Je veux, je veux... Vous le savez bien... Je veux que mon mari ne fréquente plus les cabarets.

Et la bouchère de la rue Fontaine-au-Roi partit en faisant claquer la porte très fort.

Cela n'avait plus d'inconvénient, car le petit Claudinet était réveillé depuis cinq minutes.

L'enfant, grâce à la potion calmante, avait bien dormi.

En ouvrant les yeux, il s'était mis à sourire et à jouer tranquillement dans son lit.

Rose entendit un léger mouvement, elle alla dans la chambre à coucher.

—Maman, maman, dit Claudinet, bonjour, maman.

Il tendit les bras, Rose l'embrassa et le regarda avidement pour voir s'il restait des traces de l'indisposition de la nuit.

Une fois de plus, la maman se rassura.

La concierge apporta une lettre.

Rose eut un mouvement d'impatience en voyant l'enveloppe, car elle ne reconnaissait que trop l'écriture ; en outre le cachet de la poste de Brest l'édifiait.

—Elle ne va donc pas me laisser tranquille ! s'écria la tireuse de cartes en déchirant fébrilement l'enveloppe grossière qui contenait la prose de Zéphyrine... Je suis sûre qu'elle me demande encore de l'argent.

Rose ne se trompait pas ; son sens divinatoire n'avait pas besoin de s'exercer en cette occurrence ; elle savait que sa cadette ne lui écrivait que pour lui réclamer des subsides.

Cette fois, la somnambule, dûment stylée par La Limace, avait trouvé des raffinements d'expressions inusitées où elle affirmait les plus nobles sentiments.

Très énervée, Rose lut cette épître :

" Ma chère sœur,

" Je t'écris pour te faire savoir que je suis toujours en Bretagne. Les affaires n'y sont pas brillantes ; seulement, j'ai résolu d'y rester encore quelques mois, si cela ne te contrarie pas.

" Je suis bien étonnée que tu n'aies pas répondu à ma dernière lettre.

" J'avais besoin du petit service que je te demandais ; la toiture de mon entresort ne tient plus. Tu comprends que, moi, je ne suis pas établie comme toi, j'ai encore besoin d'être aidée.

" Je t'aurais rendu cet argent. Tu sais à quel point je t'aime. Quand on a de la famille, c'est pour vivre en bonne intelligence. Aussi, en voyant que tu ne me répondais pas, je me suis demandé ce que tu avais, ne supposant pas que tu pouvais te plaindre de moi. Je n'ai rien fait pour cela.

" Aussi, ma chère Rose, je suis sûre que tu ne voudras pas me laisser dans l'inquiétude.

" Envoie-moi la somme de trente francs. Je n'aurai plus recours à toi, car il est bon que je t'apprenne qu'il s'est passé du nouveau pour moi.

A suivre